

## PROLOGUE

### Quatre Filles dans le Vent

Elles avaient été quatre, autrefois.

Kate, May, Gemma et Beth. Les Quatre Filles dans le Vent, comme les appelaient leurs parents, référence attendrie aux Quatre Garçons dans le Vent de Liverpool, mais aussi un clin d'œil ironique adressé à ces quatre ados qui n'avaient jamais douté qu'elles étaient, assurément, dans le vent.

Quatre meilleures amies, qui avaient traversé ensemble les premiers jours à la maternelle, les découvertes de l'école primaire, les émois du secondaire et du collège, puis l'université et les débuts de leurs carrières professionnelles. En chemin elles avaient partagé leur goût immodéré pour la mode et la musique, les premiers et les derniers baisers, des larmes (beaucoup) et des fous rires (encore plus). Autant de strates qui s'empilaient les unes sur les autres pour bâtir une solide et – semblait-il – éternelle amitié.

Et puis, sans que rien le laisse présager, tout avait changé.

Avec le recul, Kate pouvait mettre le doigt sur la soirée où elle avait compris – où elles avaient toutes compris – que quelque chose était allé de travers. Sur le moment, elle n'avait

eu aucune idée de l'ampleur du problème, ou de son imminence, mais elle l'avait clairement perçu.

Quand elle en avait pris la mesure, cependant, il était trop tard.

Beth était déjà perdue.

## PREMIÈRE PARTIE



## 1.

Elle devait sortir d'ici.

De nombreuses pensées tourbillonnaient dans sa tête – confusion, regret, honte –, mais celle-ci prenait le pas sur toutes les autres.

Elle devait quitter cet endroit. Dans l'instant. Kate Armstrong aurait voulu se trouver n'importe où, sauf ici.

Partir, cependant, se révélait compliqué, car l'homme dans le lit duquel elle venait de se réveiller – comment s'appelait-il, déjà? Rick? Mike? Mack? Merde, elle ne s'en souvenait même pas – n'était pas là. Son côté du lit était vide. Ce qui ôtait à Kate toute possibilité de filer à l'anglaise. Il était debout et bien réveillé, quelque part dans son appartement de vacances turc; elle ne pourrait éviter une confrontation.

À moins que... La fenêtre. La méthode était un brin originale, voire désespérée, mais Kate *était* désespérée. Il allait trouver ça bizarre, quand il verrait le lit vide et la fenêtre grande ouverte, mais c'était le cadet de ses soucis.

Elle s'assit en prenant soin de ramener les draps sur sa poitrine nue – bon Dieu, elle était nue, nue dans le lit d'un étranger – et regarda autour d'elle. Sa vision était brouillée – résultat d'une nuit avec ses lentilles de contact – et les yeux

lui piquaient, mais elle n'en observa pas moins par la fenêtre qu'elle ne se trouvait pas au rez-de-chaussée. Elle voyait à l'extérieur les branches d'un arbre dont elle ne reconnut pas l'espèce.

Donc, elle allait devoir faire face. À Rick, Mike ou Mack.

*Mike*, se rappela-t-elle, à mesure que des détails de la soirée lui revenaient. Il se nommait Mike, et elle l'avait rencontré dans une boîte de nuit. Elle était en train de commander des boissons au bar pour ses amies, May et Gemma, quand un Italien au teint éternellement bronzé s'était glissé derrière elle et l'avait ceinte par la taille en pressant la bosse de son pantalon en lin blanc contre ses fesses. Il avait susurré des mots inintelligibles à son oreille – peut-être de l'italien – alors qu'elle essayait de se dégager.

Elle avait réussi à se tourner face à lui, et il avait souri d'une façon qu'il devait croire charmante, puis il l'avait attrapée par la hanche.

C'est à ce moment-là que ce type – Mike – était apparu.

*Salut*, avait-il lancé en posant une main sur son épaule avec un grand sourire. *Désolé, je suis en retard.*

Elle n'avait pas la moindre idée de qui il était, mais elle comprenait sa manœuvre. Il l'avait vue en mauvaise posture et était venu à la rescousse.

*Pas de souci*, avait-elle répondu comme si elle le connaissait bien. *Je commandais à boire. Tu veux quoi ?*

*Une bière.* Il avait regardé l'Italien. *Tu ne me présentes pas ?*

*Non. Ce n'est personne. On vient de se rencontrer.* Elle avait levé un sourcil et chassé son assaillant d'un petit geste de la main. *Arrivederci.*

L'Italien avait jaugé Mike, sa carrure tendue et musculeuse, avant de s'éloigner avec un haussement d'épaules.

*Merci*, avait-elle dit. *Il commençait à devenir chiant.*

*Pas de quoi. J'étais venu me réapprovisionner en bière et j'ai vu que vous étiez mal à l'aise. Quoi qu'il en soit, je vous laisse à votre soirée.*

*Permettez-moi de vous offrir cette bière. En guise de remerciements.*

Et puis, d'une façon ou d'une autre, elle s'était retrouvée là. Nue, la bouche sèche, la tête comme dans un étou.

Elle fixa les branches de l'arbre en essayant de se rappeler la suite. Les souvenirs commencèrent à lui revenir, des images d'elle titubant dans l'appartement, embrassant Mike contre la porte. De lui qui l'emmenait par la main dans la chambre à coucher. Qui la déshabillait.

Elle ferma les yeux et gémit. Ce n'était *pas* le genre de choses qu'elle faisait. Elle ne suivait pas des garçons qu'elle venait de rencontrer, ne couchait pas avec eux, quel que soit son degré d'alcoolisation.

Mais avaient-ils fait l'amour ? Des bribes de souvenirs émergèrent et s'assemblèrent pour former quelque chose de plus cohérent : *elle*, lui demandant à *lui* s'il avait un préservatif.

*Tu es sûre ?* lui avait-il dit. *Sûre que tu veux le faire ? On n'est pas obligés.*

Elle l'était. À ce moment-là, en tout cas. Mais plus maintenant. La seule chose dont elle était sûre à présent, c'est qu'elle aurait dû répondre : *Non, attendons un peu* ou : *Je devrais peut-être y aller, mes amies vont s'inquiéter.*

Mais il avait secoué la tête, l'avait embrassée et avait déclaré : *Je crois que tu as un peu trop bu. On verra si tu es toujours du même avis demain matin.*

Elle s'était indignée et avait grommelé qu'elle allait bien, merci beaucoup. Mais en réalité ça n'allait pas du tout, elle était complètement bourrée, et, Dieu merci, il n'en avait pas profité.

Comment s'était-elle retrouvée dans cet état? Elle ne se rappelait pas avoir bu tant que ça. Du vin au dîner, puis des gin-tonics en boîte, après quoi sa mémoire se brouillait. Les barmen avaient la main lourde, avait-elle remarqué en les observant servir les cocktails; il ne fallait peut-être pas chercher plus loin la raison de son ivresse. Elle allait devoir redoubler de prudence durant le reste de ses vacances. Il était hors de question que ça se reproduise.

Le reste de ses vacances. À cet instant, la simple idée de demeurer deux nuits de plus dans cet endroit la révoltait. Elles étaient arrivées cinq jours plus tôt, elle, May et Gemma, pour un séjour d'une semaine censé la distraire de sa rupture avec Phil, l'homme qu'elle avait été certaine de vouloir épouser jusqu'au jour où elle n'en avait plus été si certaine, après tout, et qu'elle avait plaqué. Une décision qu'elle avait prise sans grande conviction, et qui lui semblait encore plus mauvaise maintenant, étendue là dans le plus simple appareil, la bouche pâteuse et la tête en vrac, passée tout près de son premier coup d'un soir, mais assez chanceuse pour avoir jeté son dévolu sur un homme qui, Dieu soit loué, s'était comporté comme un gentleman.

Elle avait fait patienter Phil un mois avant de s'offrir à lui. Voilà quel genre de fille elle était. Et le jeu en avait valu la chandelle. Plus que ça, même. Il avait été le premier et – à ce jour – le seul avec qui elle avait couché. Son petit ami du collège. Ils étaient restés ensemble durant les années de fac, lui à l'université de l'Ouest de l'Angleterre à Bristol, elle à Durham – probablement les deux endroits les plus éloignés d'Angleterre. Une authentique relation à distance, à même de tester leur dévouement l'un à l'autre, avant qu'ils ne retournent tous les deux dans leur village natal de Stockton Heath, où ils avaient emménagé dans une maison de location pour la

dernière partie du voyage qui les mènerait au mariage et aux enfants.

Jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle n'était pas prête, qu'elle avait besoin de vivre un peu avant de s'installer pour de bon. Elle se rassurait en se disant qu'elle pourrait toujours lui revenir, si elle en ressentait le besoin. Cette pensée avait rendu les choses un peu plus faciles pour elle, mais pas pour lui. Il n'avait pas très bien pris la nouvelle. Bon, pour être honnête, il l'avait même très, très mal prise. Il lui avait téléphoné très tôt le matin avant d'aller travailler et tard le soir, ivre, de chez son copain Andy, où il vivait en attendant quelque chose de permanent. Il l'avait appelée en sortant de boîte, et même une fois depuis la salle de bains d'une fille qu'il venait de rencontrer. Il lui avait dit qu'il était passé à autre chose, qu'il avait trouvé quelqu'un.

*Pourquoi m'appelles-tu de sa salle de bains à 2 heures du matin, dans ce cas ?* avait-elle demandé, consciente de l'acidité de sa question, mais c'était le milieu de la nuit, et elle était fatiguée et exaspérée.

*Va te faire foutre*, avait-il répliqué, la voix tremblante de larmes contenues. *Va juste te faire foutre, Kate.*

Donc oui, il était juste de dire qu'il ne l'avait pas très bien pris, et c'est en partie pour cela qu'elle avait décidé de s'éloigner un peu. La maison débordait de sa présence, ce qui empêchait Kate de se projeter dans quoi que ce soit. Elle avait besoin d'espace, de distance entre eux, de passer du temps avec ses amies, de ne rien faire d'autre que de se prélasser sur la plage et de sortir le soir.

Ses amies. Elles devaient être mortes d'inquiétude. Kate se pencha par-dessus le rebord du lit et considéra ses vêtements en tas sur le sol. Une robe d'été rouge descendant aux genoux, des sous-vêtements noirs en dentelle, des talons hauts à lanières. Des achats qu'elle avait faits en prévision des

vacances, dans l'idée d'être à son avantage lorsqu'elles écume-  
raient les pubs et les boîtes de leur virée entre filles.

Et dans quel but ? Se réveiller dans le lit d'un étranger ? Non, certainement pas, mais merde, c'est pourtant ce qui était arrivé, et elle n'en était pas fière. Pas fière du tout.

Son sac avait atterri non loin de ses habits. Elle tendit le bras pour l'attraper, puis en sortit son téléphone. Il y avait plusieurs appels en absence de Phil, mais ç'avait été le cas toute la semaine. Elle n'en avait pris aucun. Elle était venue ici pour l'oublier ; la dernière chose dont elle avait besoin, c'était une longue et pathétique conversation avec son ex. Il y avait aussi quelques appels en absence de May et de Gemma, et une poignée de textos, qu'elle fit défiler.

2 heures 02, de May :

Où es-tu ?

2 heures 21, May à nouveau :

Putain, Kate, décroche ! T'es où ? On s'inquiète !

2 heures 25, du téléphone de Gemma, cette fois. Elle s'imaginait leur conversation. May disant : *Peut-être que mon téléphone déconne, qu'il n'envoie pas les messages, essayons du tien.*

Est-ce que tu es partie avec ce type ? Envoie-nous un texto, maintenant.

Puis sa réponse, à 2 heures 43 :

Coucou ! Tout va bien. Je suis avec le type de la boîte, Mike. Il est vraiment sympa ! Ne vous inquiétez pas. À demain matin.

Bon sang, quelle cuite ! Elle n'avait pas le moindre souvenir d'avoir envoyé ce texto, encore moins à quel moment. Était-ce avant leur arrivée à l'appartement ? Après ? Trou noir.

Elle tapa un autre message.

Je suis en chemin. Je serai là bientôt. Je crois que j'ai un peu abusé.

Elle posa les pieds sur le carrelage frais et ramassa ses vêtements. Le plus dur restait à faire : affronter Mike et se tirer pour de bon.

Elle s'habilla, repoussant l'idée qu'elle allait devoir déambuler dans les rues de cette station balnéaire turque sous les yeux des passants qui ne manqueraient pas de comprendre qu'elle avait découché.

Elle s'en fichait. Elle ne reverrait jamais ces gens et elle ne referait plus jamais ça. Tout ce qu'elle désirait, c'était rentrer, se doucher, dormir et oublier toute cette histoire.

La porte de la chambre à coucher était entrouverte. Elle la poussa et fit quelques pas dans l'appartement, typique d'une location de vacances : une cuisine ouverte sur le salon, deux chambres. La porte de la deuxième était encore fermée. Un ami de Mike y dormait peut-être encore.

Raison de plus de se barrer vite fait.

Il était assis sur le canapé, un mug de café à la main, un pied nu sur le carrelage, l'autre replié sous lui. Il leva les yeux de son iPad et lui sourit.

— Bonjour Kate. Bien dormi ?

2.

— Super, répondit-elle. *Affreusement mal*, pensa-t-elle.  
*Pourquoi avoir menti ?*

— Tu veux boire quelque chose ? Un jus d'orange ? Un café ? Un thé ? (Il leva un sourcil.) Une bière ?

— Quoi ? s'indigna-t-elle d'une voix éraillée. C'est une blague ?

Il sourit.

— En effet.

Kate rougit.

— Pardon. Bien sûr que c'est une blague. Je me sens un peu vaseuse.

— Moi aussi. Ils ont tendance à bien charger les cocktails, là-bas. (Il but sa dernière gorgée de café, déplia la jambe et se leva.) Je vais me resservir. Tu en veux un ?

Non. Même si, en définitive, ils n'avaient pas fait l'amour, elle ne souhaitait pas passer une minute de plus ici. Sa gueule de bois carabinée, mêlée aux souvenirs de cette nuit, lui inspirait un horrible sentiment de dégoût. Mais elle ne voulait pas non plus se montrer impolie ; il avait l'air si empressé. Et un café lui ferait indéniablement du bien.

— D'accord, dit-elle. Mais vite fait, alors. Il ne faut pas que je tarde.

— Si tu dois partir, je comprends.

Son accent neutre était difficile à situer, mais elle crut détecter les voyelles traînantes typiques du nord. Du Lancashire, peut-être.

— Rien ne t'oblige à rester, si tu ne le souhaites pas, ajouta-t-il.

— Non, ça va. Un café, c'est parfait. Merci.

Il traversa la pièce carrelée jusqu'à la cuisine et sortit un mug d'un placard, qu'il remplit à une cafetière italienne. Mince et doté d'une musculature nerveuse, vêtu d'un pantalon léger et d'un t-shirt vert olive, il paraissait avoir une dizaine d'années de plus qu'elle, soit pas loin de la quarantaine. Chacun de ses mouvements était précis et délibéré, mais gracieux – presque ceux d'un danseur classique –, et il était plutôt beau garçon, si l'on aimait le genre maître d'école un peu strict. Très différent de Phil, joueur de rugby trapu et large d'épaules dont les gestes n'avaient rien de précis et n'évoquaient certainement pas ceux d'un danseur classique. Ses amis le disaient maladroit ; lui, qu'il n'avait jamais demandé à être bâti de la sorte. Deux traits qu'elle avait adorés chez lui.

Il y avait une brique de lait ouverte sur le plan de travail. Mike s'en saisit et l'avança vers la tasse.

— Du lait ?

— Oui, s'il te plaît.

Il en versa un peu et lui tendit le mug.

— C'est le lait pasteurisé d'ici. Pas aussi bon que du lait frais, mais le café n'est pas mal. Une marque locale. Parfait pour les lendemains difficiles.

De fait, il était bon. Chaud, fort et aromatique. Elle aurait aimé pouvoir l'apprécier ailleurs, à la terrasse d'un café sur le port avec ses copines, à contempler les reflets du soleil matinal sur la mer.

— Bon, dit Mike. Eh bien, voilà.

— Eh bien, voilà.

Un silence gêné passa. Elle buvait son café. Mike aussi. Il brisa le silence au bout d'un moment.

— Tu es dans quel coin ? Je veux dire, en Angleterre.

Elle ne voulait pas le lui révéler. Ne voulait pas qu'il sache quoi que ce soit d'elle. Rien de personnel – il était plutôt sympa, prévenant et détendu, et dans d'autres circonstances elle l'aurait sans doute apprécié –, mais elle désirait oublier la nuit passée.

— Stockton Heath, répondit-elle néanmoins. C'est une petite ville. Presque un village. Près de Warrington, dans le Cheshire.

Il écarquilla les yeux.

— Sans déconner ! s'exclama-t-il. C'est une blague ?

— Non, pourquoi ?

— Est-ce qu'on en a parlé hier soir ? Et maintenant tu me fais marcher ?

— Non, pas du tout.

— Tu es sûre que je ne t'ai rien dit ?

Sa bouche lui sembla se dessécher encore un peu plus. Elle but une gorgée de café.

— À propos de quoi ? demanda-t-elle.

— De l'endroit où je vis.

Elle secoua la tête.

— Non. Tu vis où ?

— Nous sommes voisins. J'habite le village d'à côté. Moore.

### 3.

Elle le dévisagea.

— Tu es sérieux ?

— Ouais. J'ai grandi à Newton. Mais maintenant j'habite à Moore. Je passe souvent par Stockton Heath. Tu es où, exactement ?

Elle lui dit qu'elle vivait dans le centre-ville ; Dieu, qu'elle était soulagée qu'il habite à plusieurs kilomètres de là. Ce n'était pas loin, mais c'était toujours ça de pris.

— Dingue, dit-il. Quelles étaient les chances pour qu'on se rencontre ici ? Je n'arrive pas à y croire.

Kate non plus. Les choses ne faisaient qu'empirer. Elle ne voulait plus jamais le revoir, encore moins tomber sur lui par hasard dans son village. C'était invraisemblable. Et maintenant qu'elle y pensait, elle lui trouvait quelque chose de familier. Mais le fait de savoir qu'ils étaient voisins influençait peut-être ses perceptions.

— Tu es originaire de là-bas ?

Elle hocha la tête.

— J'y suis née et j'y ai grandi.

— J'aime bien ce coin, approuva-t-il. C'est calme, mais j'apprécie de vivre dans un village où il ne se passe jamais rien.

Ça me donne un sentiment de sécurité, comme un rempart contre la folie du monde.

Kate tiqua à cette description ; elle trouvait l'endroit plutôt animé, surtout le vendredi soir, mais Mike était plus âgé et ne sortait probablement pas autant qu'elle. Du reste, juste avant qu'elle ne s'envole pour la Turquie, Stockton Heath avait fait les gros titres des journaux.

— Il se passe parfois des choses, dit-elle. Ce cadavre qu'on a retrouvé la semaine dernière.

Aussi loin que remontaient les souvenirs de Kate, c'était l'événement le plus important que le village ait connu. Une femme de son âge avait été tuée à peine quelques jours avant son départ. Une badaude – une magistrate qui promenait son tout nouveau chiot, Bella – avait trouvé un corps dissimulé dans une haie près du bassin de rétention. C'était une jeune femme, Jenna Taylor, d'un peu moins de trente ans. Elle avait été étranglée, probablement violée, aussi, bien que la presse n'ait pas pu l'affirmer avec certitude, ce qui n'avait servi qu'à alimenter les rumeurs les plus sordides.

— J'en ai entendu parler, dit Mike. J'ai lu ça sur Internet. Mais je ne connais pas tous les détails. Ça s'est produit une semaine après que je suis arrivé ici, et tu sais ce que c'est, les vacances. On a tendance à se déconnecter. Un de mes amis a suivi ça de près. Il m'a dit qu'on n'avait pas encore trouvé le coupable.

— J'ai cru comprendre que la police a arrêté son compagnon. Une de mes amies est à l'affût de la moindre info – de manière générale, elle est droguée à l'info.

— Tu connaissais la victime ? Elle avait à peu près ton âge, non ?

— Oui. Mais je ne l'ai jamais rencontrée. Elle était arrivée de Liverpool il y a quelques années. On aurait pu être au collège ensemble, si elle avait grandi à Stockton Heath.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que ses amies la charriaient depuis le début de toute cette histoire : elle et Jenna Taylor auraient pu être sœurs. Mêmes cheveux longs, même silhouette élancée, mêmes yeux sombres. Ça n'était rien de plus qu'une coïncidence, mais ça ne lui plaisait pas. Ce genre de coïncidence était plus perturbant qu'intrigant.

Mike secoua la tête.

— Incroyable. Je me tire quelques jours et tout dérape.

Kate se força à sourire. Elle n'écoutait plus. Elle en avait assez de faire la causette. Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer à son hôtel et retrouver ses amies.

Elle finit sa boisson et posa la tasse sur le plan de travail.

— Merci, dit-elle. Il faut que j'y aille.

Un air de déception passa sur le visage de Mike.

— Tu veux qu'on se retrouve plus tard dans la journée ?

Kate resta silencieuse un instant. Durant une seconde, elle se sentit obligée de dire oui, mais elle se ravisa. Elle n'avait pas à se montrer polie. Elle ne lui devait rien.

— Je ne crois pas, dit-elle.

Elle chercha une excuse – quoi ? Des projets ? Des obligations envers ses amies ? – mais rien ne vint.

— Je ne crois pas, répéta-t-elle simplement.

— OK. Je comprends. Je vois à ton expression que tu ne veux pas qu'on se revoie un autre soir non plus, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Non. Désolée.

Elle posa la main sur la poignée de la porte d'entrée.

— Tu sais comment rentrer chez toi ? Je veux dire, à ton hôtel ?

Elle ne voulait pas lui en donner le nom, aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Oui, c'est près du port.

— Alors prends à droite en sortant du bâtiment. Ce n'est pas loin. Tu veux que je t'appelle un taxi ?

— Non, merci. Je vais marcher. Le grand air me fera du bien.

— D'accord, fit-il avec un sourire triste. Peut-être qu'on se croiera à Stockton Heath.

Elle espérait du fond du cœur que cela n'arrive jamais.